



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Histoire de Pharmani Asman

Frédéric Maccler



HISTOIRE DE PHARMANI ASMAN

HISTOIRE

DE

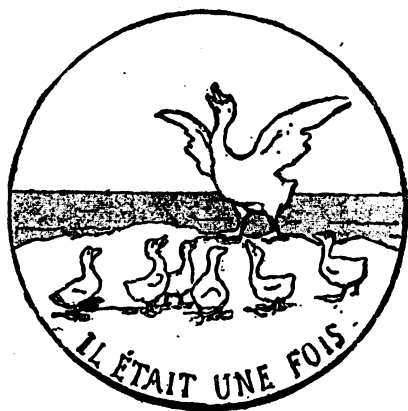
PHARMANI ASMAN

Traduite de l'arménien sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale

PAR

FRÉDÉRIC MACLER

(Extrait de la *Revue des Traditions Populaires*.)



PARIS
PAUL GEUTHNER
68, RUE MAZARINE
1906

HISTOIRE DE PHARMANI ASMAN

*Traduite de l'arménien
sur le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris*

AVERTISSEMENT



Le texte arménien dont on donne ci-après une traduction française n'existe en France qu'en un seul manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (1). L'auteur est anonyme, et l'original ne renferme aucun indice permettant d'établir son pays d'origine, ni l'époque où il vécut et où il écrivit.

Le *roman* ou l'*histoire* de Pharmani Asman (2) est un des plus curieux documents de poésie profane dans la littérature ancienne de l'Arménie, et s'il n'est même que la traduction d'un original persan ou pehlevi, à tout le moins a-t-il le mérite de nous avoir conservé, par une version plus ou moins fidèle, un original perdu, que l'on retrouvera peut-être un jour.

Les quelques savants en effet qui se sont occupés de ce petit monument de la littérature arménienne médiévale s'accordent à y voir la traduction d'un poème persan ; le P. Baronian, auteur d'un catalogue manuscrit des manuscrits arméniens de

(1) Cod. Paris. Arménien 69, fol. 43 v^o-76.

(2) Ces mots signifient, en persan : le commandement du ciel.

la Bibliothèque Nationale, s'exprime ainsi à son sujet (1) : « Roman de Farmani-Asman, traduit du persan, en vers arméniens (par Jovasaph de Sébaste ?) (2). Edition de Constantinople, 1724. »

Evariste Prud'homme reproduit purement et simplement cette notice dans son catalogue resté manuscrit des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale de Paris (3).

Enfin l'abbé Martin s'exprime ainsi au sujet du texte qui nous occupe dans son catalogue manuscrit des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale (4) : « Roman de Farmani Asman traduit du persan en arménien et publié à Constantinople en 1724. Cette traduction est en vers de onze pieds et en langue vulgaire orientale. »

Le texte arménien de Pharmani Asman fut publié pour la première fois à Constantinople, en 1724, à la suite des œuvres de Nersès Chnorhali (5) ; cette édition est depuis longtemps épuisée et il ne nous fut pas possible de nous en procurer un seul exemplaire. C'est alors que nous vint l'idée de publier ce texte en arménien dans la revue *Anahit* (6), nous réservant d'en donner plus tard la traduction française que nous présentons aujourd'hui au public qu'intéresse ce genre spécial de littérature.

Une édition critique du texte devra être faite sur d'autres manuscrits que celui de Paris. La bibliothèque des PP. Mkhitristes de Venise en possède six exemplaires (7) que l'on devra consulter à cet effet. Le P. Siméon Eremian veut bien nous informer que le principal de ces manuscrits est d'Alep, et qu'il est entré au couvent de Saint-Lazare en 1755 (8).

La destinée du roman de Pharmani Asman rappelle sous plus d'un rapport celle du *Miriani*, conte géorgien traduit

(1) Notice 239, n° 4, de son catalogue.

(2) Voir la *note complémentaire* à la fin de l'article.

(3) Notice 240, n° 4, de son catalogue.

(4) Notice 116, n° 4, de son catalogue.

(5) Cf. *Bibliographie arménienne*, Venise, 1883, p. 330-331 (en arménien).

(6) *Anahit, Revue arménienne, littéraire et artistique*, Paris, 1904-1905, passim.

(7) Codex Paris. Supplément arménien 162, *Catalogue des manuscrits arméniens de Saint-Lazare à Venise*, au fol. 91: « Le jeune Farman ; histoire allégorique du roi Zarmanazan et de son fils Farman, en vers. 6 ex. »

(8) Lettre particulière du 17 mars 1904.

par Brosset (1). Tous deux semblent accuser un original persan ; le nombre des mots arabes, et surtout persans, y est fort respectable ; et, comme le disait Brosset (2), à propos du *Miriani*, ils sont « à peine déguisés par leur terminaison, ce qui se remarque dans tous les livres géorgiens modernes ».

Cette considération nous porte à croire que la version arménienne, datant du xv^e ou du xvi^e siècle (3), a été faite dans l'Arménie orientale où les relations étaient plus suivies entre les Arméniens et les Persans (4). Elle ne tarda pas à se répandre chez les Arméniens amis des belles-lettres, et si l'un des manuscrits du couvent de Venise provient d'Alep, on voudra bien observer que celui de Paris fut exécuté à Zamosc (Pologne) en 1615 (5), par Jacques de Tokat, de la famille de Pathoug ; c'est du moins ce qui semble ressortir de la notice placée à la fin du manuscrit de Paris, et qui termine la version arménienne de l'histoire des *Sept Sages*.

Le sujet traité dans l'histoire de Pharmani Asman, tout en ayant beaucoup de traits communs, surtout au début, avec le *Miriani*, appartient à un genre littéraire bien connu de la littérature médiévale et répandu chez tous les peuples : c'est le conte d'un jeune homme qui réussit grâce à l'aide d'amis doués de qualités exceptionnelles (6). M. Gédéon Huet a bien voulu rédiger à ce sujet une *Note* que l'on trouvera reproduite

(1) *Journal asiatique*, 1835, t. XVI, p. 439 et s.

(2) *Op. cit.*, p. 439.

(3) Ce qui prouve la modernité relative de notre conte est le caractère des compagnons du prince, qui, dans un conte purement populaire, auraient été doués de dons plus étranges, par ex., entendre pousser l'herbe, etc. Cf. à ce sujet René Basset, *Contes berbères*, notes, p. 163-165 ; idem, *Nouveaux contes berbères*, notes, p. 212-215.

(4) Surtout à l'époque du roi de Perse, Schah Abbas I^{er}.

(5) Sur les colonies arméniennes de Pologne, fondées par des Arméniens des environs d'Ani dès 1062, cf. C. F. Neumann, *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur...* Leipzig, 1836, p. 301, note.

(6) Notre intention n'a pas été d'indiquer les thèmes analogues, qu'on peut trouver par ailleurs. C'eût été refaire un travail déjà fait, pour chaque thème particulier. Nous mentionnerons seulement, suivant l'aimable indication de M. Victor Chauvin (lettre particulière du 19 novembre 1906), que le conte des hommes doués de qualités extraordinaires et où il est également question d'un songe, existe en arménien ; cf. G. Chalatianz, *Märchen und Sagen* (Armenische Bibliothek, t. IV), p. 51-63. Cf. en outre V. Chauvin, *Berichte und Bücheranzeigen*, dans *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin*, Heft 2, 1906, p. 242, n° 33, der Wahrsager.

ci-après intégralement, imprimée en *caractères italiques*.

La traduction du roman de Pharmani Asman ne va pas sans présenter quelques difficultés. Plusieurs expressions sont plus persanes qu'arméniennes, et révèlent un parler oriental de l'arménien dont les formes ne sont pas courantes. Tout en s'efforçant de donner un aspect français à son travail, le traducteur a tenu à rendre le plus exactement possible le sens du texte arménien (1) ; il ne faut pas oublier en effet que ce dernier doit être la version d'un original persan (2), que l'on serait heureux de pouvoir retrouver par la version arménienne et la française, grâce à la fidélité de cette dernière.

F. M.

NOTE

Le thème du récit arménien de Pharmani Asman est celui de la « recherche de la fiancée », la BRAUTFAHRT des savants allemands. M. Voretzsch, qui a étudié en détail les différentes formes de ce thème, dans la poésie épique française et allemande du moyen-âge, en résume ainsi le caractère essentiel (EPISCHE FORSCHUNGEN, Halle, 1900, I, 190) : « D'une façon ou d'une autre, le héros du récit entend parler

(1) Notre texte arménien affectionne tout particulièrement l'emploi concomitant de l'imparfait et du passé défini, là où le français emploie l'un ou l'autre de ces deux temps, mais non les deux à la fois.

(2) Ce n'est pas l'avis de M. Tchobanian, qui a placé la note arménienne suivante en tête de notre édition du texte arménien, dans *Anahit*, 1904, fasc. 3, p. 63 «... Ce conte peut bien être une vieille légende orientale, répandue aussi chez les Arméniens, et mise en vers par un poète arménien, selon sa fantaisie. Pour qu'on puisse établir que cette œuvre est une traduction du persan, il faut montrer le prototype persan. Même en ce cas, il serait curieux de noter les différences de la version arménienne avec le texte persan, car ce poème, rédigé en un style savoureux et harmonieusement versifié, est loin d'être une traduction servile, même s'il est une traduction. » Malgré le bien fondé de cette objection, nous croyons à un prototype persan à cause des nombreuses expressions persanes qui émaillent le texte arménien et que le traducteur arménien n'a pas su rendre dans sa langue. Il a conservé dans sa version des termes étrangers qu'il n'entendait pas. En outre, nous ajouterons qu'un Arménien de Tiflis, de passage à Paris, nous disait, en mai 1905, qu'un de ses compatriotes, établi à Berlin, possédait le texte persan de Pharmani Asman, et qu'il se ferait un plaisir de nous en adresser sous peu une copie. Nous attendons encore l'aimable envoi annoncé.

d'une princesse souverainement belle, qui réside dans un pays lointain ; il résout de la conquérir, et après avoir surmonté bien des dangers, il réussit à la ramener chez lui comme son épouse. »

On trouve ce thème dans l'épopée française du moyen-âge, particulièrement (quelque peu modifié) dans la PRISE D'ORANGE (du cycle de Guillaume) ; dans l'épopée allemande du moyen-âge (ROTHER, ORTNIT, HUGDIETRICH) (1). Une forme particulièrement belle se trouve dans un poème bien connu du moyen-âge allemand, GUDRUN : elle diffère des autres récits du même thème, en ceci que le roi amoureux ne part pas lui-même, mais envoie ses vassaux les plus fidèles et les plus habiles, qui enlèvent la jeune fille : la bataille (une bataille navale) a lieu quand le père poursuit les ravisseurs de sa fille. (Chants V-VIII de GUDRUN.) Dans les versions scandinaves, plus anciennes et plus simples, c'est le roi lui-même qui ravi la princesse.

La ressemblance entre ces récits et le récit arménien est frappante. La grande différence est que, au bruit répandu de la beauté de la jeune fille, le roman arménien substitue, comme motif de l'expédition du héros, une prédiction astrologique : conception qui semble moins primitive, moins ancienne que le point de départ du récit dans les versions occidentales.

Existe-t-il un lien historique entre le récit arménien et ces versions du moyen-âge occidental ? Il est difficile de le dire avec certitude. D'un côté, le thème est tellement simple qu'il a pu se présenter d'une façon indépendante à l'esprit des chanteurs et narrateurs épiques dans les pays les plus divers ; en outre, si la migration se conçoit facilement pour les contes populaires proprement dits, qui vivent dans la mémoire des hommes et surtout des femmes du peuple, il est beaucoup plus difficile de se la représenter pour ce qu'on pourrait appeler les « thèmes épiques », l'épopée traditionnelle étant d'ordinaire la propriété d'une caste spéciale de chanteurs ou conteurs épiques, qui donnent à leur récit une forme spéciale, poétique ou rythmée, qui en rend la transmission difficile d'une langue à l'autre.

Il est cependant certain que les thèmes épiques voyagent, tout comme les véritables contes populaires ; l'exemple le plus ancien d'une telle transmission a été cité il y a quelques années par M. Voretzsch (dans les PHILOLOGISCHE STUDIEN, FESTGABE FÜR EDUARD SIEVERS, Halle, 1896, in-8°, p. 81-83) : l'histoire bien connue de Childéric et de Basine, telle qu'elle est racontée par Grégoire de Tours, se retrouve, avec quelques modifications insignifiantes seulement, chez les Kurdes. Cet exem-

(1) Voir encore, sur les différentes formes du thème de la *Brautfahrt*, P. Rajna, *Origini dell' epoca francese*, p. 80 et suiv., 269 et suiv., 410 et suiv.

ple est d'autant plus frappant que l'histoire est longue et compliquée et que, par conséquent, l'hypothèse d'une coïncidence accidentelle (admissible, a priori, pour notre thème de la BRAUTFAHRT, pour celui du combat entre le fils et le père, etc.) peut difficilement trouver place ici.

G. H.

TRADUCTION



ISTOIRE du roi Zarmanazan, qui a vécu dans les temps anciens et qui était roi du pays d'Assyrie. Comment il chercha à avoir un enfant et comment il eut un fils, qui s'appela Pharmani Asman. Et cette histoire traite de sa vie, de ses actes et de sa mort.

2. Il y avait un grand roi en Assyrie ; son nom était Zarmanazan. Son pouvoir s'étendait sur plusieurs villes ; il avait d'innombrables cavaliers, braves et athlétiques.

3. Il n'obéissait à aucun roi ; son trône n'avait nulle part son pareil. Il possédait beaucoup de pierres précieuses, des richesses et des trésors. Il n'y eut jamais un si grand roi.

4. Il avait une reine très belle et d'élite. Elle était juste, charitable et remplie de crainte. Elle ne se parait ni de pierres, ni de perles, ni d'or ; son cœur n'avait ni le goût du luxe, ni l'amour du monde.

5. Le roi n'avait pour héritiers ni fils, ni frère du même père, ni neveu ; il avait dépassé la soixantaine, sans avoir porté un fruit, sans avoir eu d'enfant.

6. Il descendait de son trône et pleurait toute la journée, adressant souvent des prières à Dieu ; il distribuait des aumônes et des dons aux pauvres, et demandait un fils pour lui succéder.

7. Il se disait à lui-même beaucoup de choses en pleurant : « Tout arbre planté se pare de fleurs ; toute plante verte se couvre de fruits .Moi seul, roi sur le trône, je suis pareil à un arbre desséché !

8. Je considère les fauves : ils procréent et croissent ; je vois les bêtes : elles se multiplient ; je regarde les oiseaux du ciel : ils forment un essaim innombrable ; je me retourne et me considère : ma vie est vouée au malheur !

9. Je n'ai personne pour hériter de ma couronne et de mon trône ; personne qui console et réjouisse mon cœur. Je suis vieux et j'ai passé la mesure de mon temps. Mes jours sont comptés en ce monde (1). »

10. *Arrivée d'un savant astrologue dans ce pays ; comment le roi le manda et comment il expliqua le songe que le roi avait vu ; comment il observa les étoiles au sujet de son manque d'enfants.*

11. Tout à coup apparut un savant fameux, géomancien et astrologue de la sphère céleste ; il connaissait les étoiles du ciel, les mauvaises comme les bonnes ; il dévoilait à chacun sa destinée.

12. La réputation du géomancien s'était répandue dans le monde entier. On vint en faire l'éloge au grand roi : « Un astrologue révèle à chacun son mal et son bien. »

13. Le roi l'apprit et se réjouit. Il l'envoya aussitôt chercher, ordonnant de l'amener chez lui. Il pourrait peut-être expliquer son rêve, ou bien il trouverait moyen de lui faire naître un fils.

14. L'astrologue vint auprès du roi, s'agenouilla et baisa la terre ; il pensait à ce que le roi lui dirait ; celui-ci lui commanda de s'asseoir en face de lui.

15. Le roi lui dit de s'asseoir sur un siège ; on lui apporte des

(1) Le roi de Chine éprouva la même affliction de n'avoir pas d'enfants ; cf. *Le Miriani, Journal asiatique*, 1835, t. XVI, p. 442 ; même situation dans le roman hindoustani de *Kamrup* ; cf. *Journal asiatique*, 1835, t. XV, p. 450.

mets sucrés ; il boit avec délices du vin doux ; puis [le roi] s'avançant volontiers, lui demande :

16. « D'où es-tu ? Et quel est ton pays ? — Mon pays, répondit-il, est l'Égypte. — Quelle est ta nation ? et quel est ton nom ? — Je suis Hébreu, et mon nom est Moïse.

17. — Quel art ou quelle chose connais-tu ? — Je suis astrologue et médecin. — Comment connais-tu le cycle des astres ? — Je les connais, comme s'ils étaient mes parents.

18. — Si tu es médecin, compose-moi un remède. — Quelle maladie as-tu, que tu me demandes un remède ? — J'ai vu un rêve, grand et terrible. — Je vais donc interroger les étoiles du ciel.

19. — J'ai vu, continua le roi, un arbre très haut et gigantesque, portant des branches nombreuses, grandes et puissantes. Je regardai si l'arbre avait des fruits. Il n'avait aucun fruit ; que du bois sec.

20. Soudain, un mouvement se fit dans l'arbre : feuilles et fleurs tombèrent toutes à la fois : un fruit parut au sommet de l'arbre, mais d'une couleur radieuse, pareille à la rose. »

21. [L'astrologue] apporta le livre de la sagesse et l'ouvrit ; [le livre] contenait tout ce qu'il y a d'art habile ; il chercha bien vite et trouva. Il dit : « O roi ! j'ai de grandes et bonnes nouvelles à t'annoncer.

22. Cet arbre gigantesque, c'est toi-même, ô roi. Tu es sans enfants, c'est pourquoi cet arbre était sec. Le fruit qui parut parfaitement beau, c'est un fils qui te naîtra et qui sera roi. »

23. Il ouvrit le livre et vit la naissance de l'enfant. Il vit son étoile, son pouvoir et sa puissance. Et il découvrit son étoile et l'heure de sa naissance. Il fit connaître au roi cette grande et bonne nouvelle.

24. Il dit : « Au moment où le soleil naît, en entrant dans le Bélier, au temps du printemps te naîtra un fils, d'une beauté incomparable, roi fameux et grand guerrier.

25. Son étoile est voisine de Jupiter, qui est l'emblème et le dispensateur des grandeurs ; puis le cœur de Vénus est avec lui ; [une personne] de nation étrangère le fera beaucoup souffrir d'amour.

26. Il a des cheveux pareils à l'or et des poils blonds ; le grain [de beauté] au milieu de sa poitrine est semblable à une étoile. C'est le signe de sa grandeur et de sa gloire. Mais il errera longtemps en pays étranger. »

27. Le roi lui apporta des présents de grand prix ; il le fit habiller de vêtements royaux ; il lui donna beaucoup de biens et des pierres précieuses et dit à ce savant de rester près de lui.

28. *La reine conçoit et donne au roi un fils, que l'on nomme Pharman.*

29. La reine conçoit et met au monde un fils ; la bonne et joyeuse nouvelle se répand dans le pays, qu'il est né au roi un fils premier-né, héritier de la couronne et du trône.

30. Le roi se réjouit de la naissance de cet enfant, car il a des cheveux dorés et un grain pareil à une étoile ; son image est lumineuse comme le soleil ; il est paré de toutes sortes de grâces.

31. Il accorde à ses sujets, pendant sept ans, la liberté de se livrer à la joie et de faire liesse à cause de son enfant, qui leur apparaît plein de beauté et de grâce, pareil à un ange.

32. On lui donna le nom de Pharmani Asman (1), on le nourrit en compagnie de quarante enfants ; quand il eut grandi et atteint l'âge de sept ans, il entra à l'école pour apprendre la sagesse.

33. Moïse l'Egyptien l'instruit ; il lui enseigne l'écriture de la nation hébraïque, il lui ouvre toutes les portes de la sagesse ; il lui montre le cycle et la forme des étoiles.

(1) Le commandement du ciel. Cette expression persane, ainsi que quelques-unes d'entre celles qui suivent, a été aimablement expliquée au traducteur français par M. Cl. Huart.

34. Cet enfant arrive à l'âge de douze ans ; il est rempli d'intelligence, d'esprit et de sagesse, connaissant tout, versé dans la science, pareil à son maître, et plus savant encore.

35. Il désirait apprendre la danse et le chant, étudier l'art militaire, manier le javelot et l'épée, se promener à cheval, devenir un archer incomparable.

36. Il se revêt de l'armure de guerre et monte à cheval ; il s'élance avec son cheval au milieu des cavaliers ; il se poste avec ses soldats en bataille rangée, mais il ne frappe personne de gaieté de cœur.

37. Il se rend sur la grande place et joue à la balle ; il s'élance sur son cheval si rapidement que personne ne peut l'atteindre ; il se promène sur les montagnes, dans les plaines et dans les lieux de chasse ; il chasse les biches des monts et le gibier sauvage.

38. Il construit pour lui-même une maison splendide, il passe ses jours à boire, à manger et à se réjouir ; il fait parer [sa maison] de peintures et de dorures, et il l'orne d'or et de perles.

39. Il aime entendre les chants variés, et garde près de lui maints chœurs de chanteurs ; il joue joyeusement avec ses compagnons d'enfance ; et le père se réjouit en bénissant Dieu.

40. *De sa jeunesse invincible. Comment il eut un songe et demanda au roi de se rendre en Perse. Le roi en fut bien attristé, mais finit par lui accorder la permission.*

41. L'enfant devint brave, fort et puissant ; aucun cavalier ne lui était comparable ; personne n'égalait la beauté de son aspect, et personne n'était aussi sage et savant que lui.

42. Beaucoup d'athlètes arrivaient de pays étrangers, pour lutter avec le fils du roi ; il tâchait, avec son cœur de lion, de n'être vaincu par personne, et de ne pas rencontrer l'athlète qui le saisirait par la ceinture.

43. Une nuit, il eut en rêve une vision : Avec lui luttait une femme longue, grande, énorme. Elle montait un cheval blanc, le javelot à la main.

44. Pharmani Asman se disait en lui-même : « [Ce doit être] un jeune homme d'élite, illustre, un brave athlète. — Je suis femme, du pays qui s'appelle Xorasan. Je veux lutter avec toi pour voir qui a plus de force et de jeunesse. »

45. Le jeune homme lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » Elle dit : « Mon nom est Thadjé Davré. » Il dit : « Lutter avec moi est une folie pour toi. — Si tu me vaincs, dit-elle, tu auras le droit de verser mon sang. »

46. Il dit : « Il est impossible pour une femme de lutter avec moi. » Elle dit : « Ma main est habituée à vaincre les jeunes gens. » Il dit : « Je ne connais pas ta force, mais ta langue est habile. — Après de ma force, dit-elle, ma langue est infime. »

47. Le jeune homme, lorsqu'il l'entendit, poussa un cri ; il s'élança vers elle tout équipé et à cheval ; la femme dit : « Jeune homme, arrête-toi, descendons de cheval » ; il lui obéit.

48. Tous les deux descendent de cheval et se tiennent debout. Ils se prennent l'un l'autre à la ceinture et luttent. Le jeune homme, lorsqu'il eut la preuve de la force de son rival, eut peur dans son esprit et se le dit à lui-même.

49. La femme saisit le jeune homme et le terrassa : « O Pharmani, dit elle, vois-tu si c'est possible. » Il dit : « Tu n'es pas une femme, tu es un lion parmi les roseaux ; celui qui te prend pour une femme est abaissé comme moi. »

50. Il se réveilla de son sommeil et fut épouvanté. Il se demanda ce que signifiait le rêve qu'il avait vu. Il apporta le livre de la sagesse et le consulta ; celui-ci lui prédit qu'il irait en Perse.

51. Il dit : « Que signifie d'être vaincu en rêve par une femme ? » [Le livre] dit : « C'est émigrer dans le Xorasan. — Pour quelle raison souffrirai-je là-bas ? » — Il dit : « C'est pour l'amour [d'une personne] de nationalité étrangère. »

52. Il se rappela les paroles que jadis Moïse avait écrites. Il l'adora, car il était mort, « Il savait lire la destinée ; je n'étais pas encore né, qu'il avait prédit cela. »

53. Il se rendit auprès du roi et se prosterna devant lui ; il lui dit le rêve et son explication ; il demanda à prendre congé de son père et de la reine ; car telles étaient les paroles prononcées autrefois par Moïse.

54. Il dit : « C'est le destin [prédit par] le livre et le savant, selon l'étoile céleste du jour de ma naissance ; on ne peut pas changer ce qui est ordonné par le destin ; il me faut me rendre en pays étranger. »

55. Le père et la reine dirent à leur fils : « Tu as provoqué en nous une tristesse sans bornes. Dis-nous combien tu resteras en pays étranger, ou bien si tu nous retrouveras en vie. »

56. Il dit : « Le livre m'indique sept ans que je passerai en pays étranger et dans la douleur ; et si c'est pour l'amour que j'ai à souffrir beaucoup, cette souffrance me semblera douce comme le sucre et agréable. »

57. Je reviendrai de Perse et je vous reverrai ; je serai heureux de te retrouver roi vivant ; je monterai à cheval avec tes cavaliers ; je me réjouirai avec mes compagnons. »

58. *Le jeune Pharman désira sortir de la ville. Il demanda à son père les camarades qu'il voulait [pour compagnons de voyage]. Le roi dit à son fils : « Lumière de mes yeux, ô Pharman, prends ce que tu veux ; je viendrai moi-même avec toi si tu le veux bien. »*

59. [Le temps] arriva pour lui de se rendre dans le Xorasan ; il dit au roi ce qu'il fallait lui donner. Son père apprit qu'il voulait beaucoup de biens, et des cavaliers pour l'accompagner.

60. Le père dit à son fils Pharmani Asman : « Va, ouvre de ta main

mon trésor ; prends et emporte avec toi de l'or, des perles et des pierres précieuses, tant que tu voudras.

61. Des cavaliers, tant que tu voudras, beaucoup de braves athlètes et des cavaliers, des princes et des grands personnages très aimables. Moi-même, si tu veux, je suis à ta disposition.

62. — Il me faut un sage avisé et un savant ; il me faut [un homme] ayant les pieds agiles et la langue habile ; il me faut [un homme] lion par le cœur et frère par l'amour ; il me faut [un homme] doux comme le sucre et dur comme le roc.

63. Ce qui est écrit dans le livre de la sagesse, ce que Moïse le sage m'a enseigné, j'emporterai le tout avec moi : ce sera là mon trésor ainsi que pour les compagnons qu'il me faut. •

64. Il trouva un homme sage, avisé et savant, un jeune homme qui s'appelait Fahmi Nadar ; et un homme ayant les pieds agiles et la langue habile, qui s'appelait le jeune Païpar.

65. Il trouva un homme, lion par le cœur et frère par l'amour, [appartenant] à une famille de braves athlètes, et qui s'appelait Chirinar ; un homme doux comme le sucre et dur comme le roc, dont le nom était Apatikar.

66. [Parmi] les commensaux, qui étaient avec lui, il en trouva un qui s'appelait Ditar. Et ce qui était nécessaire pour son voyage, il le disposa et prépara le tout en bon ordre.

67. Il prit des chevaux et des mulets, tant qu'il en voulait ; il [les] chargea de biens et d'or, tant qu'il lui en fallait ; des vêtements royaux ainsi que des armes, il prit le tout et se mit en route.

68. Le roi, avec ses soldats, descendit du trône ; il l'accompagna un jour de route ; il embrassa son fils et revint sur ses pas. Quant à lui, il s'éloigna volontiers de son pays.

69. *Le jeune Pharman arrive en Xorasan et s'arrête dans la ville du roi ; il se déguise en médecin. Le roi l'apprend et le fait mander auprès de lui.*

70. Il fit un voyage long et difficile ; il arriva dans le Xorasan avec ses compagnons ; il entra dans la ville où demeurait le roi ; il se déguisa en médecin.

71. Il dit : « Je suis médecin, habile géomancien ; je puis prévoir le bonheur et le malheur de l'homme ; connaître la destinée des hommes d'après leur étoile, puis révéler leur temps (1).

72. Je trouve le voleur et je fais découvrir l'objet perdu ; j'explique les rêves bons et mauvais des hommes ; je devine [ce qui va se passer] pendant l'année, et le tout se trouve vérifié ; je dis tout ce qui doit arriver et tout ce qui sera. »

73. Beaucoup de personnes de la ville venaient à lui pour connaître leur destinée ; il leur dévoilait les secrets de leurs cœurs ; il leur donnait l'explication de leurs rêves.

74. Ils lui firent la réputation d'être un docteur et un médecin très habile. Le roi le manda pour le faire parler. Le jeune Pharman vint près du roi.

75. Le roi se prosterna devant lui en voyant ce jeune homme incomparable, aux traits empreints de beauté, à l'aspect splendide, et qui était glorieusement orné d'une beauté incomparable.

76. Le grand roi parle et l'interroge, et lui, répond avec sagesse ; tout ce que le roi demande au jeune Pharman, celui-ci l'indique avec intelligence.

77. Il dit : « Je vois bien que tu es d'un sang noble. — Je suis, dit-il, un émigré ; comment me connais-tu ? — De quel pays es-tu et d'où viens-tu ? — D'un pays lointain que tu n'as jamais vu.

78. — Quel autre art connais-tu ? ou quelle chose ? — Je suis cavalier, héros, athlète. — Je veux jouer avec toi sur la place. — Amenez-moi un vaillant athlète. »

(1) La durée de leur vie.

79. *Le lendemain, le roi se rend sur la place. Pharman arrive avec deux de ses compagnons; le roi [lui] donne l'ordre de lutter avec ses soldats et ses satrapes; et il s'émerveille.*

80. Le grand roi se rendit avec ses soldats sur la place, pour jouer à la balle avec nombre de ses grands. Le jeune Pharman y arriva, monté à cheval : il vint sur la place avec ses compagnons.

81. On le vit qui arrivait comme un roi, tout couvert d'armures ; des jeunes hommes forts et victorieux qui l'accompagnaient, l'un était Chirinar, l'autre Païpar.

82. Le roi leur donne l'ordre de commencer le jeu et de montrer leur force et leur jeunesse; le jeune Pharman, à cheval [s'élançant], disperse les cavaliers; ses compagnons dans le jeu se séparèrent de lui.

83. Le brave jeune homme jouait à cheval et se promenait; il prenait la balle et se pavanait sur le cheval blanc, de telle sorte que tous les cavaliers ne pouvaient l'atteindre; il revenait en jouant et pénétrait parmi les soldats.

84. [Ayant] des vêtements royaux et des cheveux blonds, une figure lumineuse comme le soleil, une taille élégante et une haute stature, il jouait comme un roi ou comme un grand sultan.

85. Il donne au jeune Païpar l'ordre de jouer et de l'accompagner à cheval sur la place : « Il ne me convient pas, dit celui-ci, de jouer à cheval; ce sont mes pieds qui sont agiles et rapides. »

86. Il pénétrait à pied parmi les joueurs; il jouait avec ses pieds rapides et son esprit avisé; il prenait la balle et s'élançait comme un oiseau; il la lançait avec les pieds au milieu des chevaux.

87. Le roi voyant cette habileté fait venir près de lui le jeune Pharman et ses compagnons; il leur donna des vêtements royaux et ordonna de jouer le lendemain sur la place.

88. *Il arrive pour la deuxième fois sur la place et il vainc le brave*

athlète hindou Polat. Le roi le félicite et le loue devant les habitants de la ville pour sa beauté. La fille du roi l'apprend et désire voir Pharman de ses propres yeux.

89. Le lendemain le roi sort et mande les soldats et les braves jeunes gens ; il les fait se ranger tous sur la place pour que le jeune Pharman vienne jouer [avec eux].

90. Le jeune Pharman change de vêtements ; il se revêt d'habits bigarrés et devient pareil à une rose ; il monte sur un cheval rouge, pareil à un [être] de feu ; de même, les compagnons qui sont avec lui.

91. Il vient sur la place devant le roi ; le grand roi désirait la gloire et l'honneur ; tous ceux qui le voyaient arriver avec ses compagnons disaient en eux-mêmes : « Ce ne sont pas des êtres nés de la terre. »

92. On fait résonner des chants et des airs, les tambours battent, tandis que le jeu commence. Quand les chevaux s'assemblent pour jouer, un grand fracas se fait entendre et un bruit énorme.

93. Le roi l'ayant invité à venir près de lui et à jouer de son propre gré avec les braves, ils jouaient avec l'épée, le boulet et le poignard (candjar), ou avec la flèche rapide et la massue.

94. Le jeune Pharman dit au roi : « Je veux, moi aussi, jouer avec qui que ce soit, avec le boulet, l'épée, la flèche et quoi que ce soit, et toutes les sortes de jeux qui existent dans les combats. »

95. Le grand roi donne l'ordre au brave athlète, au grand chef des soldats et des braves, d'avancer et de jouer avec Pharman. [Et celui-là] s'appelait Polat, en langue hindoue (1).

96. Il s'avance, habillé et à cheval ; il est grand et puissant de sa personne ; c'est un géant victorieux ; le jeune Pharman le voit et

(1) Aux autres noms persans, déjà indiqués, nous signalerons une observation qu'a bien voulu nous communiquer M. René Basset (lettre particulière du 19 novembre 1906) : « Le nom de l'athlète Polat l'hindou est le persan Poulad, acier. Certains personnages de contes modernes portent le nom de « âme d'acier ».

se retourne ; il descend de cheval, se revêt de son armure et va contre lui.

97. Le roi s'avance et intervient ; il ne leur laisse pas se donner le coup de mort ; il leur donne l'ordre de descendre de cheval, d'ôter l'armure de combat et de s'arrêter.

98. Il dit : « Lutte fraternellement l'un avec l'autre ; je veux voir aujourd'hui qui est le plus brave de vous deux ; aujourd'hui est pour vous deux le jour de la bravoure ; il n'est pas nécessaire aujourd'hui que vous fassiez des manières. »

99. Polat dit à Pharman : « Ecoute-moi un peu. » Pharman lui dit : « Parle. — Ton bel aspect m'empêche [de te combattre]. — N'aie pas de pitié ; vaincs-moi. »

100. Il dit : « Tu es un émigré ; tu es de pays étranger. — Efforce-toi de ne pas être vaincu par un enfant. — Par ta vie ou par ta jeunesse, ta langue est un bourreau. — Ma langue n'est que la servante de mon cœur.

101. — Tu veux bien, dit-il, verser ton sang. — C'est loyal pour toi de vaincre qui que ce soit. — Il est honteux pour moi de vaincre un insensé. — Ma force a rendu mon front invincible.

102. — Avance donc, puisqu'il faut bien jouer. — Mon cœur y consent joyeusement. — Il me faut jouer avec toi cordialement. — Il vaut mieux que tu joues de bon cœur. »

103. Il se prirent à la taille l'un l'autre ; ils se mirent à jouer ensemble et à lutter. Le rival de Pharman était savant dans l'art de la lutte. Il connaissait toutes sortes de ruses.

104. Les compagnons de Pharman viennent tous près d'eux ; ils voient que [le géant] ne vainc pas le jeune Pharman. [Ils craignent] qu'il ne le tue par fourberie et que le géant cruel ne fasse le malheur du jeune homme.

105. Ils craignent dans leur esprit et prévoient des malheurs. — « C'est là un tout jeune homme de vingt ans. La vie nous deviendrait amère, si nous partions sans toi ; lorsque le roi nous demandera de [tes] nouvelles, quelle réponse donnerons-nous ? »

106. Tous les cavaliers qui se trouvaient sur la place plaignaient le jeune homme qui marchait au-devant d'une défaite ; beaucoup soupiraient et avaient les entrailles remuées [en pensant] que, si le géant était victorieux, il le frapperait au cœur d'un coup de candjar.

107. Le jeune Païpar dit à Pharman : « Tu ne sais pas lutter avec un rival ; soulève-le, pour que ses pieds se lèvent de terre, et pour qu'il ne puisse pas remporter la victoire sur toi. »

108. Le jeune Pharman, entendant son camarade parler ainsi, soulève l'athlète avec les bras ; et le tenant en l'air, il fait le tour de la place ; puis il le jette par terre, en le maintenant toujours fortement.

109. Alors Polat l'Hindou dit : « De quel pays vient-il, ce jeune homme ? » On lui dit : « Ce brave vient d'Assyrie. Il a [fait] tomber beaucoup de braves dans le Xorasan. »

110. Il [le] lâcha et [lui] dit : « Relève toi, brave ; je sais que ton cœur désire me vaincre ; ton cœur a soif de sang de bête fauve ; ou bien c'est à moi qu'il convient de verser son sang. »

111. Le grand roi lui donna des robes d'honneur ; il le fit revêtir d'habits chamarrés d'or ; il lui donna de l'arak, du vin et du sorbet et [lui] dit : « Ne joue plus, je t'en supplie ; mille grâces ! »

112. Il revint à la ville avec le roi ; la renommée de sa bravoure se répandit dans le pays. [On vantait] son image et son aspect et sa beauté. On se le racontait et on s'émerveillait.

113. Cela parvint aux oreilles de la fille du roi ; elle voulut le voir de ses propres yeux. Sans l'avoir aperçu, elle brûlait d'amour pour lui ; elle cherchait un moyen de le voir.

114. *La fille du roi ayant vu le jeune Pharman s'amourache de lui ; elle écrit une lettre à Pharman [l'invitant à] venir auprès d'elle, pour qu'ils vivent ensemble, car elle l'aimait beaucoup.*

115. La fille du roi, désirant [le] voir, donna l'ordre aux jeunes gens d'aller [le] guetter. « Lorsque le jeune Pharman sera sorti, venez vite m'en informer, je veux [le] voir. »

116. Le jeune Pharman parut avec ses compagnons. Ils le virent et avisèrent [la fille du roi] qu'il venait de monter à cheval. Elle s'assit sur les degrés devant lesquels il devait passer. Elle avait en face d'elle de nombreux visages.

117. Elle vit le jeune Pharman, resplendissant de gloire, incomparable de beauté, ayant un visage très beau. Il était monté sur un cheval blanc et ses compagnons étaient avec lui. Il avait un aspect lumineux, pareil au soleil.

118. Elle dit : « Qui est ce jeune homme, ou de quel pays, qui a pris mon âme et l'emporte avec lui ? Mais mon cœur ne le craint pas et lui dit de s'arrêter ; mes yeux désirent vivement le voir.

119. Mon âme est toute disposée à aller avec lui ; ma chair brûle dans du feu et se réduit en cendre ; mon cœur, à cause de son amour, nage dans la mer de sang dont il est rempli et qui tombe de mes yeux.

120. A celui qui m'indiquera un remède ou un moyen, je serai sa servante, s'il accepte ; pour qu'il me ramène mon âme qui m'a quittée, et que le soleil se lève sur mon cœur rempli de sang. »

121. Elle prend un papier et écrit, car elle sait écrire, et elle l'envoie au jeune Pharman [en lui disant] : « Qui t'a donné ce pouvoir et cette permission, que ta vue seule, sans ta présence, puisse m'arracher l'âme ?

122. Si cela m'arrive, à moi, fille de roi, à d'autres cœurs [qui sait] que [de peines] il a causées ! Le monde entier, à cause de ton amour, brûle au feu ; ton cœur est sans merci ; il n'a nulle pitié.

123. Je t'ai vu passer avec tes compagnons ; tu as emporté avec toi la lumière de mes yeux. J'ai eu toutes les peines du monde pour te faire parvenir de mes nouvelles, pour te dire dans quel état je suis à cause de ton amour.

124. Dieu t'a donné un visage de diamant, par lequel tu as amené

la nuit sur bien des cœurs. J'ai appris de beaucoup de personnes [que tu es le seul] remède des âmes dans l'agonie. Reçois cette nouvelle de moi, ta servante.

125. Moi, fille du roi, qui t'ai écrit cela, moi dont le jeune Pharman est l'âme de mon âme, je te prie, mille grâces ! ne me livre pas au chagrin ; viens près de moi ; ou permets-moi d'aller à toi. »

126. Elle trouve un serviteur intelligent et sage ; elle flatte le serviteur et dit : « Mon [serviteur] vaillant et savant, porte cette lettre à Pharman et apporte-moi la réponse ; je n'ai plus d'âme, je suis arrivée aux portes de la mort. »

127. *Pharman lit la lettre de la jeune fille et écrit à la fille du roi la réponse que voici :*

128. « Tu veux me faire paraître coupable sans que je t'aie vue. Car mes yeux ne t'ont jamais aperçue et mon cœur n'a jamais pensé à toi. Je n'y ai même pas songé dans mes rêves. J'ignore cela et n'ai jamais eu cette intention.

129. Je n'ai pas commis la faute que tu me reproches. J'y consens volontiers ; mon cœur le désire ; mes yeux m'ont regardé d'après ton cœur, et m'ont volé ma vue malgré moi (1).

130. Je sais que tu es très belle et très jolie, d'une beauté et d'une grâce imposantes, pareille à un diamant incomparable, à une pierre lumineuse ; il n'existe pas dans d'autres pays une belle comme toi.

131. Ta renommée est tellement répandue sur la terre, que j'en ai entendu parler ; mais je ne t'ai jamais vue et je ne te connais pas. Moi aussi, je l'ai désiré de tout mon cœur : dès que tu m'as vu, je t'ai vue aussi.

132. Si l'on pouvait faire en sorte que ton amour réponde (2) à mon cœur, mon cœur en serait heureux et mon âme le désire, puisque tu veux me voir et être vue de moi.

(1) Texte obscur, mal conservé dans le manuscrit.

(2) Persan : *Sāzgār* ; mot à mot : que ton amour soit adapté à mon cœur.

133. Mais moi, par crainte du grand roi, je ne veux pas que le vœu de mon cœur se réalise. Si tu veux le secret de mon cœur, tu veux donc faire verser mon sang par le roi ?

134. Je t'en supplie mille fois, je suis un émigré, je viens de pays étranger, de très loin ; j'ai aimé avec un cœur d'enfant : ne m'entraîne pas ; je ne suis pas encore un homme formé.

135. Si, avec l'amour du cœur, tu viens me voir, tu me feras bientôt perdre la vie ; c'est pour toi grand dommage, faute et péché, d'accomplir seulement la volonté de ton cœur.

136. Chaque fois que tu mangeras du sucre dans ta vie, n'oublie pas que tu causes de la peine à beaucoup de gens ; tu prends soin de ton cœur et tu fais souffrir le mien ; tu veux du mal aux autres pour l'amour de toi-même.

137. Si ce que je te dis convient à ton cœur [fais-le] ; ou bien n'y consens pas, si c'est impossible. Je sais que tu n'es pas savante ; ton esprit est celui d'une femme ; il est enivré et fou, par l'envie de paraître.

138. Si tu as de l'amour pour moi, viens près de moi ; sinon, mon cœur n'est pas disposé à aller près de toi ; si tu veux venir près de moi et si tu m'aimes, viens près de moi de telle façon que personne au monde ne l'apprenne.

139. Moi, le jeune Pharman, j'ai écrit cette réponse et je l'ai envoyée à toi, ô Chahichapnourin ; ta venue près de moi est une joie pour mon cœur ; mais il y a pour moi beaucoup [de raisons d'avoir] peur ; c'est pour cela que [mon cœur] craint. »

140. *La fille du roi, Chahichapnourin, se déguisa et vint pendant la nuit, en secret, près de Pharman ; elle apporta beaucoup de biens, des vêtements royaux et des mets de toutes sortes.*

141. Quand elle eut appris la réponse du jeune Pharman, elle se réjouit et dit : « C'est une bonne nouvelle qui m'arrive : voici que

le désir de mon cœur se réalise ; je vais aller près de celui qui est le remède de mon âme. »

142. Elle prépara des mets doux et variés, elle les sucra ainsi que pour des rois : elle prit avec elle quelques-unes de ses compagnes éprouvées, belles de visage et sages d'esprit.

143. Elle prit avec elle de l'or et des pierres précieuses, des perles lumineuses et d'un très grand prix ; elle prit avec elle des vêtements royaux et se rendit, au milieu de la nuit, auprès de Pharman.

144. Elle précédait toutes ses compagnes, déguisée en jeune homme, pour que personne ne le sût. Elle arriva devant la porte du jeune homme et frappa adroitement. Elle voulait savoir qui était auprès de lui.

145. Le jeune Païpar s'écrie : « Qui est là ? » Elle dit : « Le grand roi désire voir Pharman. » Il dit : « En pleine nuit, comme nous sommes, les jeunes gens dorment. — Réveille les jeunes gens, dit-elle, c'est absolument nécessaire. »

146. Il va réveiller le jeune homme et lui dit : « Lève-toi ; le roi a envoyé [quelqu'un] te chercher ». [Pharman] dit : « Qui est à la porte ? demande lui un peu ; ou bien, que me veut-il ? apprends la raison [de sa visite]. »

147. Le jeune homme se rend à la porte et pose la question ; elle entre de ses pieds agiles ; elle va près du jeune Pharman et lui dit : « Viens près du roi ; il demande à te voir. »

148. Pharman se leva et la regarda. Il lui vit une figure sans pareille. Elle rayonnait comme la lune et le soleil. « Au milieu de la nuit [se dit-il], le soleil se lève sûrement. »

149. Il dit : « Voyez cette générosité, cette grâce, cette politesse (1) ; au milieu de la nuit s'est levée la majesté (2). J'étais plongé, sans soupçon, dans un profond sommeil ; subitement, elle m'a surpris (1). Elle me parla de ses lèvres belles et douces. »

(1) Texte : *desêq qaram iev louthv ou hadab* (= adab, politesse, éducation).

(2) Mot arabe : *haibat*.

fin de la p. suiv.

150. Elle dit : « Pour toi, à cause du grand amour que j'ai pour toi, je suis venue près de toi, pour rassasier le désir [que j'ai] de te voir ; ne sépare plus mon âme de ton âme ; mes yeux sans toi n'ont plus de lumière. »

151. On apporta devant le jeune homme tout ce qu'on avait préparé. Il vit de belles choses, qu'il n'avait jamais vues ; des mets savoureux et parfumés, beaux de couleur et sucrés au goût.

152. Elle apporta des pierres précieuses, des diamants lumineux, de belles perles et des vêtements resplendissants ; des vêtements royaux, ornés de perles, parés d'or, de peintures et de dessins (2).

153. Elle habilla de ses mains le jeune Pharman ; tous deux cordialement s'assirent l'un près de l'autre ; ils mangèrent ensemble les sucreries délicieuses. Puis ils s'adressent l'un à l'autre de douces paroles.

154. Le jeune Pharman dit : « Tu es plus douce que le sucre ; tu as été le ghâhr (3) en t'approchant de moi. Si tu es seule à connaître ta venue près de moi, sois mille fois la bien venue ; tu es mon âme. »

155. Elle dit : « Réjouis-toi. Que craint ton cœur ? que quelqu'un nous entende ? C'est là un rêve que tu forges. Cette unique minute où mes yeux te voient, toute ma vie ne la vaut pas.

156. Sois joyeux en ce moment où je suis près de toi, pour [faire plaisir à mon] cœur, puisque je t'aime. Aujourd'hui est pour moi [un jour] d'allégresse ; et je fais liesse (4), puisqu'aujourd'hui je parle à l'âme de mon âme. »

(1) Texte : *békouman taykhap*.

(2) Mots persans dans le texte arménien : *naqsh iev nigar*. Le mot persan *naqsh* a donné l'arménien *naghache*, peintre. Ce fut le surnom d'un célèbre enlumineur de manuscrits au xv^e siècle, Mgrditch Naghache ; cf. A. Tchobanian, *Les Trouvères arméniens*, Paris, 1906, p. 149.

(3) *Ghâhr*, mot persan signifiant une plante odoriférante que l'on brûle dans l'encens. Cf. J. A. Vuillers, *Lexicon persico latinum...* t. II, s. v. *ghar*.

(4) Texte : *iev chadig arnem*. Le pehlevi *châdik* = le persan *châdt*, la joie. La présence de ce mot pehlevi dans notre texte arménien fait supposer un original assez ancien du texte de Pharmani Asman qui aurait servi de prototype à la version arménienne actuelle. La même expression se trouve déjà au couplet 31 sous la forme... *iev arnel chadi*.

157. Ils passèrent avec joie toute la nuit, jusqu'à ce que parût le matin. [Pharman] sortit pour voir s'il y avait quelqu'un de réveillé. Il pria la jeune fille de rentrer chez elle avant qu'il fit jour.

158. Elle dit : « Je ne suis pas encore rassasiée de ton amour ; quand pourrai-je encore réussir à te voir ? » Il dit : « Prépare-toi [à partir], au nom de ta vie ; je redoute ton père ; mon chemin est terrible. »

159. Elle rentra secrètement chez elle pour que personne ne le sût. Elle patienta un jour et contint son cœur ; elle tomba encore dans les soucis et une grande inquiétude. Comment trouver un moyen pour aller encore le voir ?

160. *La fille du roi se rend pour la deuxième fois en secret auprès de Pharman ; le jeune Pharman tue Polat l'Hindou et donne l'ordre au jeune Païpar de le jeter, au milieu de la nuit, dans un endroit écarté.*

161. Elle va en secret, par la sombre nuit, rejoindre heureusement le jeune Pharman. Celui-ci envoie à la hâte le jeune Païpar [en lui disant] : « Tâche que personne ne remarque son arrivée près de moi. »

162. Polat l'Hindou s'était déguisé et il s'était mis au guet dans l'ombre de la nuit ; il voulait faire du mal au jeune Pharman ; il avait le cœur plein de rage d'avoir été vaincu par lui.

163. Il vit la jeune fille qui passait à la hâte ; il ne put la reconnaître, parce qu'elle s'était déguisée. Il l'avait suivie et l'avait vue entrer chez Pharman.

164. Polat s'était revêtu de la cuirasse (1) et de la cuirasse en fer froid ; il avait passé à sa ceinture l'épée au baudrier (2) ; il avait pris en main la massue ; il était venu se mettre au guet devant la porte.

165. Il attendait la sortie du jeune Pharman, pour le frapper au cœur d'un coup mortel. Il ignorait que celui qui tend un piège à autrui y tombe lui-même, à la place de l'autre.

(1) Texte : le mot persan : *djochan*.

(2) Texte : *thourn hamaïl*, par opposition à l'épée suspendue au ceinturon.

166. Le jeune Païpar sortit et alla observer tous les chemins. A son retour, il le vit près de la porte, revêtu de fer froid, et [portant] l'épée trempée.

167. Il ne lui dit pas qu'il l'avait vu et ne lui posa nulle question. Il ouvrit la petite porte à la hâte et entra dans la maison ; il eut peur en son esprit et fut épouvanté ; mais il ne put rien dire et perdit la parole.

168. Pharman lui dit : « As-tu vu quelqu'un ? » Le jeune homme, effrayé, ne put répondre. [Pharman] dit : « Parle, ô jeune Païpar ; qui donc as-tu vu pour être ainsi épouvanté ? »

169. [Païpar] dit : « J'ai vu quelqu'un terrible d'aspect ; il portait des armes et était revêtu d'une forte armure de fer. Il s'était caché près de la porte. Je crains qu'il ne médite quelque chose. »

170. Il s'adressa à la jeune fille et lui dit : « Tu veux donc jeter la nuit sur notre vie ? Voici qu'arrive la fin de notre existence. On t'a vue et on nous a suivis en secret.

171. Si tu nous fais perdre la vie, je ne crois pas que tu restes vivante au monde ; tu erreras par monts et par plaines ; tu te promèneras égarée ; tu chercheras et ne trouveras [personne] et tu t'en retourneras sans espoir. »

172. [Pharman] dit : « Armez tous les jeunes gens. » Lui-même revêtit l'armure et dit : « N'ayez pas peur, je vais monter sur le toit ; venez, vous, près de la porte ; mais attendez, pour vous y rendre, que je vous en donne l'ordre. »

173. Il monte sur le toit et prend un autre chemin ; il descend dans la rue et appelle les jeunes gens. [Polat] ne sut point que c'était Pharman lui-même. Le jeune Païpar s'empresse de se rendre près de lui.

174. [Pharman] dit : « Entrez dans la maison, pour qu'il ne me reconnaisse pas ; ou bien, qu'il [me] croie sorti de la maison. Je m'avancerai sans crainte et je l'interrogerai, pour voir qui il est, lui qui vient nous poursuivre. »

175. Le jeune homme sans douter (1) s'avance et s'arrête. Il dit :

(1) Texte : *békouman*.

« Qui es-tu ? réponds-moi. » Il croyait que c'était un de ses soldats. [L'autre] dit : « Va-t-en, je suis Polat l'Hindou. »

176. Le jeune homme, l'ayant entendu, s'avança et appela ses camarades ; ceux-ci tous ensemble se ruèrent sur lui ; [Pharman] le vainquit et ordonna de le lier.

177. Il dit : « Amenez-le-moi à la maison pour qu'il réponde à tout ce que je vais lui demander ; pour quelle perfidie il s'est privé de sommeil ; ou bien quel est le jeune homme qu'il voulait tuer. »

178. On l'amena près du jeune homme dans la forteresse (1). Il dit : « Bête fauve enragée et sanguinaire, je sais que tu comptais verser le sang de bien des gens ; au lieu des autres, c'est toi qui vas mourir.

179. Pourquoi es-tu cruel et impitoyable ? Tu crois avoir le droit de verser le sang des jeunes gens. Tu ne sais pas te mesurer d'abord avec ton rival ; puis [tu veux] lutter avec lui perfidement.

180. Voilà que tu es au pouvoir de braves ; ce que tu as voulu pour autrui t'est réservé. Tu es ici debout devant moi comme un captif ; je te livrerai à la mort par l'épée. »

181. Il tire l'épée et lui perce le foie. [Polat] pousse de grands cris, comme un lion. Païpar s'avance et lui tranche la tête ; il le fait mourir comme un chien enragé.

182. Il dit à la jeune fille : « Viens, que je te conduise chez toi. » Il donne l'ordre aux jeunes gens d'aller ensemble ; ils s'en vont à la hâte et reviennent bientôt, songeant à ce qu'ils doivent faire de celui qu'ils ont tué.

183. [Pharman] donne l'ordre à quatre jeunes gens de sortir de la ville ; mais au jeune Païpar [il commande] de rester près de lui. Il leur donne beaucoup de trésors et de biens et les fait déguiser pour que personne de la ville ne les reconnaisse.

184. Il les fait descendre pendant la nuit le long de la muraille

(1) Texte : *i harghou*, probablement le persan *arg* (= *argh*), correspondant au latin *arx*, *arcis*.

[de la ville] et leur donne l'ordre de se rendre dans une autre ville, mais [en leur recommandant] de ne pas trop s'éloigner de lui, jusqu'à ce qu'il leur envoie de ses nouvelles par une lettre.

185. Il rentre chez lui avec le jeune Païpar ; il [lui] dit : « Enlève [le corps] habilement et va le jeter en un endroit écarté et inconnu (1), sur la route, et reviens tout de suite près de moi pour que personne ne le sache. »

186. *La nouvelle de l'assassinat de Polat se répand. Le roi mande le jeune Pharman et le met en prison, pour que les compagnons de Polat ne le tuent pas à l'improviste.*

187. Le lendemain, au réveil, on vit Polat assassiné, étendu au milieu de la route. Une émeute s'éleva parmi les soldats, car il était le chef de beaucoup de braves.

188. Ils s'étonnent et disent : « Qui a vaincu ce brave ? ou quel est le lion qui a rencontré ce lion ? qui [n'a pas vu] la force de celui-là n'a rien vu ; celui qui l'a terrassé avait une force invincible. »

189. Ils vont auprès du roi et lui disent : « Ton brave athlète, Polat l'Hindou, nous l'avons trouvé tué à l'improviste ; nous ne savons pas ce qui est arrivé cette nuit. »

190. Ils disent au roi : « Qui a vaincu ce brave ? Serait-ce Pharman qui a montré sa force ? » Le grand roi envoie chercher le jeune homme, qui arrive près de lui avec ses compagnons habiles.

191. Il entre chez le roi et se prosterne ; il attend, pour voir ce qu'il va lui demander. Il pense à ce que le roi lui demandera, et à ce qu'il lui répondra, pour montrer à tous comme il sait répondre.

192. [Le roi] dit : « Connais-tu le meurtre de Polat ? Dis-moi un peu le secret de ton cœur. » [Pharman] dit : « Il me poursuivait au milieu de la nuit ; il lui est arrivé ce qu'il me souhaitait.

193. — Comment l'as-tu vu venir t'attaquer ? — Il était caché der-

(1) Texte : *ankouman*.

rière la porte et m'attendait. — Était-il armé lorsque tu l'aperçus ?
— Il était armé d'un sabre et d'un poignard.

194. — Garde-toi de ses cavaliers, pour qu'au milieu de la nuit ils ne se vengent pas sur toi. Ne sors pas seul ou sans compagnons, pour qu'ils ne pensent pas à t'arracher la vie. »

195. Le roi portait une grande affection au jeune homme ; il ne voulait pas qu'on le tuât. Il dit : « Mon cher et brave Pharmani Asman, je veux te donner un conseil, si tu le veux bien. »

196. [Pharman] dit : « Tout ce que tu voudras, c'est à toi d'ordonner ; je suis un émigré, venu seul de pays étrangers. — Il était le chef de la nation des Perses ; des jeunes gens braves comme des lions lui obéissaient.

197. Par amour pour moi, laisse-toi enchaîner et emprisonner, dans ton intérêt, pour que les cœurs s'apaisent. J'enverrai beaucoup de gardiens, car l'endroit est terrible ; je te garderai [quelque temps] en prison et je t'en ferai bientôt sortir. »

198. Le jeune homme consentit à ce qu'il ordonnait. Il se laissa enchaîner ; il alla volontiers en prison ; il prit avec lui le jeune Païpar, qui se rendit à la prison, sans être enchaîné.

199. Celui-ci était d'apparence médiocre ; il était court de taille ; il avait une langue de feu et une parole de sucre. Il sortait de la prison en pleine nuit, s'adonnait aux plaisirs de la jeunesse, et rentrait bientôt.

200. *Le jeune Païpar sortait maintes fois pendant la nuit et faisait beaucoup de choses avec habileté ; personne d'entre les habitants de la ville ne le reconnaissait ni ne le saisissait. C'est ce que je vais raconter en peu de mots, pour que vous sachiez la vérité.*

201. Tout d'abord, je vais raconter quels étaient ses talents ; combien il possédait d'ingéniosité ; ensuite je raconterai ce qu'il fit avec le cavalier qui s'appelle Lachkar.

202. Il sort à pas de loup de la prison pendant la nuit ; il se

déguise et se rend où se tenaient les cavaliers ; il pénètre furtivement au milieu des soldats ; il prend leur tambour et s'enfuit rapidement.

203. Personne ne vit qui c'était et où il l'avait emporté ; ou bien si quelqu'un parmi les soldats l'avait rejoint ; il alla assez loin et monta sur la muraille ; il battait du tambour, dont le son arriva jusqu'aux cavaliers.

204. Tous les cavaliers, armés de pied en cap, s'élancent vers l'endroit d'où venait le son. Lui descend et vient là où se trouvaient les cavaliers. Il passe parmi eux et se rend, de ses pieds agiles, à la prison.

205. Il reste tranquille quelques jours, puis il revient. Il avait la voix très douce ; il était musicien et éloquent. Il monte et s'assoit sur un endroit élevé et chante d'une voix douce une ode (1) persane.

206. Beaucoup de monde se rassemble autour de lui et l'écoute chanter. « Amenons-le, disent-ils, près de notre chef, pour qu'il se réjouisse en écoutant cette douce voix. »

207. Il vient avec joie et de bon gré, car le chef était le compagnon du grand Polat. Il réjouit tous ceux qui se trouvaient là, à tel point qu'on lui donne des cadeaux et des objets précieux.

208. Lorsqu'arriva l'heure du repos, on lui ordonna de rentrer chez lui. Il suppliait et disait : « Hébergez l'émigré ; je n'ai pas d'endroit où je puisse aller, selon votre ordre.

209. — Reste auprès de nous, lui dirent-ils ; dors un doux sommeil jusqu'au point du jour ; demain, nous boirons ensemble le vin cordialement et tu recevras de nouveaux et grands cadeaux. »

210. Lorsqu'il vit qu'ils s'endormaient, il se leva, et prit un sabre précieux, et une ceinture dorée incrustée de pierres, qui brillaient dans la nuit. Il les prit vite et retourna à sa place pour qu'ils ne s'en aperçussent pas.

211. Il alla les cacher dans un endroit et revint, sans qu'aucun être

(1) Texte : ... le parsi *khasida*.

vivant s'en fût aperçu ; puis il s'en alla et se rendit dans la prison. Il entra furtivement dans la prison où dormait Pharman.

212. Le lendemain, il se déguise en médecin. Il va au milieu de la ville, s'asseoir dans une salle. « Je suis, dit-il, un savant, un géomancien illustre ; tout ce qui se rapporte à la sagesse se trouve en moi. »

213. Tous les cavaliers erraient parlout et cherchaient sans cesse le jeune homme. Ils vinrent et virent le médecin. Pas moyen de le reconnaître. [C'était un] médecin et un géomancien d'une science consommée.

214. Le chef le fait appeler auprès de lui [en pensant qu'] il pourrait découvrir ce qu'on avait emporté. Le vaillant jeune homme s'empresse de venir le rejoindre ; il dévoile le souhait de son cœur [en disant] : « Tu as perdu quelque chose.

215. Tu ne connais pas l'homme qui l'a emporté. Il viendra te visiter encore une fois. Il te fera boire un tel breuvage que tu ne le reconnaitras pas. Il t'enlèvera beaucoup d'objets et tu t'en affligeras beaucoup.

216. — Tu es sage, dit-il, intelligent et savant. Ne peux-tu pas trouver une ruse, un remède ou un moyen pour que je le reconnaisse dès que je le verrai et que je le supprime par le sabre et par le couteau ?

217. — Personne, sauf moi, dit-il, ne peut le reconnaître ; et personne ne voudrait se battre avec lui. Il faut que je me déguise en soldat armé et que je me tienne devant la porte et que je l'attaque tout seul. »

218. Il fit comme il dit et l'autre le crut. Il resta à la porte jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'il vit que tous s'étaient couchés, il entra [dans la maison], voyant que tous dormaient.

219. Il voit [le chef] et sa femme dans un profond sommeil ; il leur donne un breuvage léthargique pour qu'ils ne se réveillent pas de sitôt ; il prend tous les objets en or qu'il trouve ; il va les cacher, puis rentre à la prison.

220. *On demande au roi de mettre à mort Pharman. Le jeune Païpar se rend pendant la nuit et tue le chef; il fait sortir Pharman de la prison. Et sortant de la ville, ils s'enfuient.*

221. On a déjà écrit sur les soldats et leur chef. Ils devinrent khan (1) par la main d'un seul homme. Leur cœur est en colère ; ils poursuivent sans trêve, ils cherchent et ne trouvent pas, et reviennent la face noire.

222 Ils se rappellent l'athlète Polat l'Hindou ; leur cœur est rempli d'amertume, et leur sang bouillonne. Ils disent : « Nous voulons savoir ce que l'on va faire de Pharman » ; ils songeaient à demander au roi de le mettre à mort.

223. Ils disent : Le roi ne nous en donnera pas l'ordre ; sinon nous l'aurions blessé mortellement dans la prison. Le grand roi ne veut pas faire tuer pour lui des milliers de jeunes gens. »

224 Le jeune Païpar entend et revient en silence. Il le fait sortir de la prison sans que personne s'en aperçoive ; il rompt les fers de ses pieds et le relâche ; et quant à lui, il se rend à la ville, rapide comme la foudre.

225. [Païpar] (2) se revêt d'une armure et prend en main le candjar ; il se munit d'une bonne cuirasse et d'un sabre recourbé ; il entre parmi les soldats, furtivement ; il tue le chef et sort adroitement.

226. Il va près de Pharman et lui porte des nouvelles ; il le suspend le long de la muraille, en lui disant : « Descends. » Il descend lui-même et se tient auprès de lui ; il dit où il doit aller et où il se trouve.

227. Il prend Pharman sur ses épaules ; il court avec agilité, il marche toute la nuit de ses pieds de feu. Lorsque la nuit est terminée et que le matin point, il arrive au bord d'une forêt au moment où le jour paraît.

228. Il voit un arbre qui s'était élevé très haut, et avait un feuil-

(1) Khan, mot d'origine turque, chef de tribu ; plus tard, titre de dignité.

(2) Le texte porte: Polat. C'est probablement une erreur de copiste.

lage épais qui le couvrait entièrement. Il dit au jeune Pharman de monter sur l'arbre tandis qu'il chercherait un autre endroit.

229. Il fait un long chemin dans la forêt, jusqu'à ce qu'il en trouve la lisière. Il voit une montagne haute, rocailleuse et pénible. Il voit qu'au sommet de la montagne il y a une habitation.

230. Il va et voit une belle forteresse, retraite de braves et demeure de jeunes gens ; des sources douces y coulent, mais personne de vivant n'y habite.

231. Il revient là d'où il était parti ; il rencontre [en chemin] des fauves ravisseurs ; mais il avait les pieds rapides ; personne ne pouvait l'atteindre ; il revient et retrouve Pharman.

232. Il dit : « J'ai trouvé pour toi une forteresse incomparable, inconnue en ce moment des hommes. Ce sont des bêtes fauves, à figure humaine, qui gardent le chemin. C'est pourquoi cet endroit n'est pas habité.

233. Je t'y conduirai cette nuit, car les fauves s'apaisent par le sommeil dans la forêt. Je te prendrai et j'irai, de manière que personne ne te voie. Je t'y cacherai pour que personne ne te trouve. »

234. Il prend Pharman sur ses épaules et se met en route. Il sort de la forêt et arrive à cet endroit. Il montre [à Pharman] tous les édifices [et lui dit] : « Reste ici, joyeux ; personne n'y viendra.

235. Tout autour il y a une forêt épaisse et terrible, et un chemin de quatre jours, pénible et rocailleux. Des fauves sont lâchés, qui se promènent sans cesse tout autour ; ils n'ont pas laissé [même] des oiseaux qui, par les airs, viennent visiter [cet endroit].

236. Mais moi, avec habileté, je t'ai trouvé ceci ; fais-en ta demeure et passes-y ta vie ». Il va chasser des cerfs et du gibier ; il les apporte au jeune homme, pour qu'il s'en nourrisse.

237. *Paipar s'en va et y amène ses camarades. Il se rend à la ville et*

trouve la fille du roi; il lui raconte ce qui advint de Pharman et comment il partit.

238. Il retourne, erre et trouve tous ses compagnons. Il leur raconte et leur révèle tout ce qui était arrivé, et comment il emporta Pharman, et où il le conduisit.

239. Il se rend avec ses camarades auprès de Pharman. Il rassemble tous ses compagnons et va près de lui. Il n'en laisse aucun entrer dans la forêt, pour qu'il ne soit pas dévoré par les fauves.

240. Les lieux sont là remplis de biens; [il y a là] beaucoup de sortes de mets doux et variés; il va à la ville qui s'élève dans cette contrée; il prend tout ce qu'il faut et revient bien vite.

241. Tout ce qui a rapport à la grandeur, il l'arrangea parfaitement, vêtements comme nourriture, et fit tout ce qui était nécessaire. Il prit tout ce qu'il y avait de bien dans le monde et dit : Vivez joyeux, ne restez pas dans l'affliction (1).

242. Il cherche un moyen pour conduire la fille du roi auprès de Pharman, car elle avait beaucoup d'amour et elle souffrait de ne pas le voir; elle désirait être près de lui, de tout son cœur.

243. Le jeune Païpar revient sur ses pas; il entre dans la ville où demeure le roi; il change ses vêtements et se déguise en mendiant; il vademourer dans l'endroit où habite la fille [du roi].

244. Un jour, tout d'un coup, il surgit dans la maison sous l'aspect d'un homme pauvre et d'un mendiant. Dès que la princesse le voit elle reconnaît le jeune homme. Elle apprend que Pharman est vivant.

245. Elle dit : « Viens cette nuit près de moi, furtivement, pour que personne au monde ne le voie. Je veux te voir seul cette nuit, pour que je reçoive une nouvelle, et que mon âme revienne. »

(1) Texte : *mi gēnaq hazar*. Le persan *āzār* = peine, chagrin, affliction.

246. *Lorsqu'elle apprend que Pharman est vivant, elle lui écrit une lettre que le jeune Païpar emporte avec beaucoup d'autres objets.*

247. Elle écrit, en soupirant, une lettre à Pharman ; elle écrit en pleurant à faire pitié. Elle lui envoie des salutations avec le désir de le voir ; elle lui dévoile l'amour de son cœur et qu'elle irait à la hâte [le rejoindre].

248. Elle dit : « Je n'ai plus d'âme et ne suis plus vivante ; en mon cœur brûle un feu inextinguible. Je t'ai trouvé facilement et je t'ai vite perdu. J'erre en pleurant : je me demande : Où se trouve-t-il ? »

249. Si tu trouves le moyen que je vienne près {de toi, je serai tirée de ma grande tristesse ; c'est là la chance (1) de mon âme et le désir de mon cœur ; sinon arrivera pour moi l'heure de la mort.

250. Je suis désespérée, triste et pleure sans cesse : si tu me veux auprès de toi, ce sera pitié et grâce (2). [Je désire] te voir une fois, avant mon dernier soupir, pour que je donne en riant mon amour à ton cœur. »

251. Le jeune Païpar vient furtivement près d'elle, au milieu de la nuit sombre, et personne ne l'entend. Elle dit : « Prends les biens, l'or et tout ce que je possède, et cette lettre, et va vite, et reviens de nouveau. »

252. Le jeune homme, au pied vaillant, part et s'en va. Il arrive joyeusement près du jeune Pharman. Il dit : « Je t'ai apporté une bonne nouvelle ; j'ai trouvé celle que tu cherchais. Sois content. »

253. Il raconte comment il s'est rendu près d'elle et comment il l'a trouvée. Il lui raconte tout au long comment la chose s'est passée ; il lui montre la lettre et la lui donne [en disant] : « Lis. » Tout ce qu'elle lui avait encore donné, les biens et les trésors [il le lui remet].

(1) Texte : *daleh* (= *tâlè*, en arabe) : la chance, la bonne fortune.

(2) Texte : *louthv é iev qaram*.

254. *Le jeune Pharman lit la lettre et écrit la réponse que voici :*

255. « Mon âme, de son propre gré, s'est mise à la rechercher et mon cœur désire celle que mes yeux ont vue. Comme une fleur altérée, j'attends ta rosée, pour que mon âme revienne en te voyant.

256. De qui ai-je désormais peur ou épouvante ? Est-ce que j'habite dans une ville, dans une contrée ou dans un village ? Je suis venu habiter un endroit rocheux et difficile ; je suis malheureux et triste ; je te veux comme mon remède.

257. Si tu veux de tout cœur venir près de moi, mon âme désire te donner de la place dans mon cœur. Mon amour est digne de l'amour de ton cœur, puisque tu veux bien me donner de l'amour de ton cœur.

258. J'ai tout, ici : rien ne me manque ; et le lieu où j'habite est une forteresse solide où personne n'est venu. Si tu veux venir près de moi, ne dis pas oui et non. Le jeune Paipar te conduira près de moi. »

259. *Auprès de Pharman se rend la fille du roi, conduite par Paipar.*

260. Le jeune homme revient et entre dans la ville ; il la retrouve en cachette pendant la nuit. Il dit : « Je suis venu ici, donne-moi vite une réponse ; veux-tu venir ? as-tu envie de te rendre [près de Pharman] ? »

261. Elle dit : « Je suis prête à partir ; toi, fais les préparatifs ; partons d'ici de manière que personne ne le sache. Je veux amener avec moi une domestique, qui m'est dévouée et qui m'accompagne. »

262. Il [les] prend toutes les deux et les fait sortir de la ville de façon que personne ne l'apprenne dans le pays ; il traverse la forêt pendant la nuit ; il la conduit auprès de Pharman.

263. Pharman la voit et dit : « Quel bonheur ! L'âme de mon âme

et la lumière de mes yeux m'est revenue ; [je verrai] nuit et jour la face du soleil. » Il l'embrasse et dit : « Heureux mes yeux ! »

264. Ils vivent ensemble avec joie ; toutes sortes de biens se trouvaient là et c'était le jeune Païpar qui avait tout fait, ce qu'il avait apporté de la ville, et ce qu'il prenait à la chasse.

265. *Le roi se lève et cherche sa fille avec ses soldats ; il ne la trouve pas.*

266. On vint le lendemain auprès du roi et on lui dit : « On a enlevé ta fille, sans que personne ait rien vu. Toutes ses domestiques, qui étaient à son service, sont toujours à leur place. Mais elle et une de ses domestiques seulement sont parties. »

267. Il demanda : « Qui était venu auprès d'elle ? » On répondit : « Un jeune homme vint, sous la forme d'un mendiant. — D'où était-il ? Et qui était-il ? — Il était étranger et on ne le connaissait pas. »

268. Il dit : « Ce doivent être les compagnons de Pharman, qui avaient contre nous une grande rancune au cœur. Si je les retrouve vivants sur la terre, je les livrerai aux plus grandes tortures et à la pointe de l'épée. »

269. La nouvelle se répandit dans le pays, et [le roi donna] des ordres sévères. Il fit monter à cheval tous les cavaliers qu'il avait. Le roi lui-même monta [à cheval] avec ses grands. Il cerna tous les chemins de son pays.

270. Les cavaliers se répandent innombrables dans les plaines et sur les places ; ils ne trouvent personne et ne peuvent donner aucune nouvelle. Ils ne laissèrent ni forteresse, ni champ qu'ils n'aient visités ; ni village, ni ville, ni montagne, ni désert (1).

271. Personne ne put les trouver ; personne ne donna leurs noms ; personne ne put savoir où ils étaient allés. Le grand roi revint

(1) Texte : *sahran*.

[chez lui], la tristesse au cœur. Le feu brûlait son corps, en pensant à sa fille.

272. *Au sujet du jeune Païpar : comment il emplissait cet endroit de toutes sortes de biens et ne laissait rien manquer.*

273. Le jeune Païpar allait chasser habilement ; il apportait des cerfs de montagne et des moutons sauvages ; il allait en cachette devant la ville ; il prenait tout ce qu'il voyait et revenait.

274. Il entrait secrètement dans la ville, sans que personne le sût ; il prenait des armes et des armures et tout ce qu'il fallait ; il entassa beaucoup d'or, beaucoup de pierres précieuses, et tout ce qu'il y avait de précieux vêtements royaux.

275. Ils avaient avec eux des armes incomparables que ne possédaient ni le roi, ni les soldats victorieux. Pharman en cet endroit restait bien fortifié. Il se réjouissait avec ses compagnons et rendait grâces.

276. Il remerciait le roi immortel de ce qu'ils avaient pour demeure des endroits inhabités. Il y restait volontiers et avec plaisir ; il donnait l'ordre aux jeunes gens de ne pas en sortir.

277. « O aimable jeune homme, Païpar digne de louanges, repose-toi et sois joyeux ; et fais trêve. Rien ne nous manque. Nous avons tout ce qu'il faut. Mais je te remercie de tes pieds agiles. »

278. Le jeune homme était farceur et très amusant. Il disait aux jeunes gens de se réjouir sans cesse. Il chantait d'une voix douce comme la soie ; il donnait sa voix aux pierres ; les montagnes rendaient l'écho.

279. *Le jeune Pharman commence [à parler] du sort de l'émigré (1) et il disait en pleurant ce qui suit :*

(1) Sur la place qu'occupent les chants d'émigré dans la poésie populaire arménienne, cf. Archag Tchobanian, *Chants populaires arméniens*, Paris, 1903, p. 181 et suiv. — Idem, *Les trouvères arméniens*, Paris, 1906, p. 137.

280. Pharman avec ses compagnons était assis un jour ; joyeux et plein d'entrain, il causait doucement ; soudain, il se mit à pleurer [en disant] : « Je me suis souvenu de mes parents, de mon père et de ma mère. »

281. Il souffrait du fond du cœur ; ses entrailles se tordaient ; il soupirait pitoyablement durant toute la journée ; il disait : « Tout ce qui se trouve ici, monts et vaux et rochers, s'ils se changeaient en or pour moi, je resterais quand même un émigré, un étranger.

282. L'émigré, même s'il devient maître de plusieurs villes, même s'il ne lui manque aucune grandeur, son cœur est toujours saisi de crainte [et il dit] : Je suis sans personne qui m'aime, sans amour véritable.

283. Son âme est pleine de désirs et son cœur de souhaits ; à son cœur il est préférable de se promener pauvre dans son pays, d'avaler du poison au lieu de sucre (le poison lui semblerait doux comme du sucre).

284. L'émigré qui est arrivé dans un pays étranger, la terre ne l'accepte et ne le reçoit pas ; même s'il surpasse Salomon en sagesse, il semble aux gens un fou, un idiot, un insensé.

285. L'émigré, même s'il est riche et opulent, possédant pleinement (1) les biens du monde, se consume toujours de soucis et de peines, [en craignant] que la mort ne vienne l'emporter avant qu'il soit rentré dans son pays.

286. Et si, soudainement, le mal le saisit, et si le signe de la mort se révèle sur lui, il promène pitoyablement ses regards en cachette et ouvertement ; il demande son père et sa mère et son frère bien-aimé.

287. Son corps, qui est né de la terre, a le désir et la soif de voir sa mère. Ou bien la mort le capture et il se réduit en poussière ; la terre étrangère enferme celui qui vient de l'étranger.

288. Je suis ici en proie à la nostalgie et à la soif, et mon cœur

(1) Texte : *thamam*, mot turc employé ici pléonastiquement avec le mot arménien *khist*, dont il a le sens, et placé à la fin du vers par raison de rime.

défaillir ; j'ai la nostalgie et le désir de voir mon père ; voici que l'heure est arrivée pour nous de sortir d'ici. Comme vous voudrez, pensez et disposez. »

289. *Ils tiennent conseil pour quitter cet endroit. Ils partent, ils rencontrent les troupes perses et se battent avec elles. Pharman, avec ses compagnons, les vainquit et ils s'en allèrent en paix.*

290. Le jeune Païpar fit remarquer à Pharman : « Tu me dis : « L'heure de partir est arrivée pour moi. » Je ne suis plus responsable de rien. Je vais accomplir ton ordre. » Et il fit les préparatifs.

291. Il tire Pharman de cet endroit et sort. Il le conduit avec ses compagnons auprès de cet arbre, il les fait grimper sur l'arbre, pour qu'ils n'apparaissent à personne et que personne ne les voie.

292. Il apporte tout ce qui est nécessaire : de l'or, des armes et de la nourriture ; il apporte le tout près d'eux et monte la garde. [Puis] il s'en va ailleurs où il voulait [aller].

293. Sur les monts, dans les plaines, par les prairies, partout où il y avait des pâturages, il y avait beaucoup de troupeaux de chevaux, paissant sans crainte. Près des montagnes et des prairies, il y a des pays et des villages. Il va vite, observe et retrouve l'endroit.

294. La nuit, il pénètre au milieu d'un noble troupeau ; il en fait sortir vingt chevaux incomparables ; il les prend, les pousse et s'en va sans que personne ne le voie ; il les amène tous et les selle.

295. Ils se déguisent pour que personne ne les reconnaisse ; ils déguisent aussi la jeune fille en garçon ; ils prennent tout ce qu'il y a de biens, d'or et de trésors ; ils montent la nuit [sur les chevaux] et partent avant que personne ne l'ait appris.

296. Le jour, ils descendent sur un rocher, se cachent et dorment ; la nuit, ils continuent le chemin secrètement et sagement ; ils arrivent à la limite du pays qui est l'issue du chemin : là est un défilé (1) pour y dormir.

(1) Texte : *darband éiev kapan*. Le traducteur arménien emploie le mot persan *darband* et le mot arménien *kapan*, pour désigner une même chose : un défilé.

297. Ils dirent : « Qui peut passer pendant la nuit ? Arrêtons-nous et levons-nous lorsque le jour poindra. Si des cavaliers viennent contre nous, et nous saisissent violemment, nous avons des épées à notre ceinture ; nous nous battons. »

298. Ces cavaliers étaient descendus du défilé ; lorsque le jour parut, ils passèrent habilement ; on les vit et on avertit immédiatement les cavaliers ; les jeunes gens passèrent par là, armés de pied en cap.

299. Pour aller à leur poursuite, quatre mille cavaliers montèrent à cheval. tous héroïques, braves et belliqueux. Ils les rejoignirent bientôt. Alors ceux-là s'arrêtèrent et se battirent avec les cavaliers, avec une grande bravoure.

300. Le jeune Pharman prit la jeune fille et s'en alla ; ses cinq compagnons se battirent contre les cavaliers. Ils firent longtemps une guerre vaillante et adroite. Beaucoup tombèrent, parmi les soldats, et firent un [grand] nombre (1).

301. Ils leur ordonnent de partir en paix. Mais eux leur demandent comment ils s'appellent. Ils leur répondirent : « C'est le jeune Pharman, qui vint avec ses compagnons, et qui va repartir. »

302. Ils sortent du pays et [font] un long chemin. Ils s'approchent de leur pays, dont ils avaient la nostalgie. [Pharman] se réjouissait et rendait grâce au roi éternel pour [le bonheur qu'il] lui [accordait].

303. *Le jeune Pharman entre dans son pays, revoit ses parents et se réjouit ; il présente sa femme qui était avec lui ; le père rend grâce à Dieu tout-puissant, au Père, et au Fils et au Saint-Esprit. Amen.*

304. Le jeune Païpar vint adroitement à la ville où demeurait le roi, apporter la bonne nouvelle : « Ton fils est arrivé : pourquoi restes-tu assis ? » [Le roi] prit des vêtements précieux d'une très grande valeur.

(1) Texte : *iev arin goumar.*

305. Il donna l'ordre aux cavaliers de monter sur leurs chevaux : et lui, il se mettait en route [emportant] ses pierres précieuses. Il se hâtait pour aller voir son fils, car il avait la nostalgie profonde (1)...

306. Il voit tout à coup le jeune Pharman avec ses compagnons. Ils viennent ensemble. Il accourt vers lui avec une tendresse paternelle. Il prend dans ses bras et embrasse le jeune Pharman.

307. Il donna beaucoup de vêtements précieux, des habits splendides ; il habilla lui-même son fils ainsi que ses compagnons. Il ne sut pas que c'était une jeune fille qui l'accompagnait, car elle s'était déguisée pour le voyage.

308. Ils revinrent dans la ville avec une grande joie. Il donna l'ordre de faire liesse ce jour-là dans la ville, à cause de son enfant Pharman, qui était revenu en paix, et parce qu'il avait lui-même atteint son but.

309. [Pharman] raconta tout ce qui s'était passé en Xorasan. Et il montra publiquement la fille du roi ; comment il la prit et partit sans que personne l'ait su. Et tous ceux qui la voyaient s'en émerveillaient.

310. Le roi célébra les noces de Pharman et donna [la princesse] pour femme à son fils. Il atteignit son but et [satisfit] l'amour de son cœur. Il passait toute la journée dans la joie et l'allégresse.

311. Ils vont avec les cavaliers jouer et se promener (2). Il jouait à la balle et au bâton sur la place. Les parents se réjouissent de revoir leur fils. Ils rendent bien grâce à Dieu.

312. *Le père meurt et Pharman monte sur le trône à la place de son père. Et il fait beaucoup de guerres contre les Persans.*

313. Le père vécut encore trois ans. Puis il reçut l'invitation de

(1) Trois mots inintelligibles.

(2) Texte : *iev i saïran*.

la mort et sa fin arriva. Le fils hérita du siège paternel et devint un grand roi, savant et bon.

314. Le roi de Xorasan en fut averti : Ta fille et Pharman sont en Assyrie (1). Il prit des cavaliers innombrables et vint lui faire la guerre. Ceux-ci ne peuvent pas résister à ses cavaliers.

315. Pharman vient avec beaucoup de soldats et remporte la victoire. Il met tout en fuite ; il massacre beaucoup de soldats et les couche par terre ; et le roi [du Xorasan] retourne bientôt dans son pays.

316. Ils revinrent bien des fois pour recommencer la guerre ; et ils ne pouvaient rien contre ses soldats, jusqu'à ce que survint la mort de ce roi ; et alors arriva la paix et la tranquillité.

317. *Un fils lui naît, et après un long temps, sa fin arrive. Son fils monte sur le trône paternel et hérite du royaume pendant plusieurs années.*

318. Ce grand roi atteignit l'âge de trente ans ; il eut un fils, pareil à lui, beau de figure, [orné] de gloires diverses ; et il se réjouit de la naissance de son fils.

319. On lui donna le nom de Shahishiran ; cet enfant fut nourri et élevé ; il apprit beaucoup les lettres et les sciences ; il atteignit l'âge de douze ans.

320. Il monte à cheval ; il se revêt des armures guerrières ; il joue avec des compagnons ; il vient sur la place ; il apprend tout l'art de la guerre, jusqu'à devenir semblable en bravoure à son père.

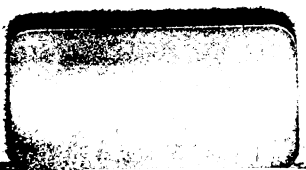
321. Le roi Pharman vit jusqu'à soixante ans ; joyeux et comblé, il n'est vaincu par personne. Soudain arrive la mort, qui le subjugué. Le fils monte sur le trône paternel.

(1) Texte : *Asorestan*.

322. Je te glorifie, Seigneur, Père suprême ; je loue ton Fils increé et unique ; je magnifie le Dieu, Esprit véritable. Et à toi [la] gloire dans les siècles des siècles.

NOTE COMPLÉMENTAIRE (cf. *supra*, p. 418, n. 2). Je ne sais où le P. Baronian a pris ce renseignement ; il l'accompagne, du reste, d'un point d'interrogation. Jovasaph est, d'après le P. Alishan et le P. Zarbanalian, de la fin du xv^e siècle ; il serait du xvi^e siècle d'après le P. A. Devgantz, M. N. Marr qui en a publié un *dagh*, et le P. Bodourian (lettre particulière du 2 décembre 1906). Le P. Dashian (*Catalog der Armenischen Handschriften in der Mechitharisten-Bibliothek zu Wien*, p. 488) mentionne un certain Jovasaph, copiste, vivant en 1542. Serait-ce Jovasaph de Sébaste lui-même ? C'est fort probable ; mais ce ne serait alors pas le traducteur de l'harmani Asman. Dans un article publié dans *Bazmarep* (1906, n° 7, p. 298-303), sur le roman qui nous occupe, le P. H. N. Andrikian suppose que ce roman est traduit du persan ou composé d'après une légende persane par Constantin d'Erzenga ; pour prouver son assertion, il met en regard une série d'expressions tirées de Pharmani Asman et des poèmes de Constantin d'Erzenga (termes arméniens des *achoua* du moyen âge, mots empruntés à l'arabe et au persan), et ces expressions se trouvent être identiques chez Constantin et dans Pharmani Asman. — Les poèmes de Constantin d'Erzenga ont été récemment publiés par le P. B. Bodourian, de Venise. On trouvera des renseignements biographiques sur cet écrivain du xiv^e siècle apud A. Tchobanian, *les Trouvères arméniens*, p. 95-96.





WIDENER LIBRARY



HX U67A H

TOURS, IMP. PAUL BOUSREZ
